

Études littéraires africaines

La littérature africaine au service de la guerre froide

Virginie Coulon



Numéro 35, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021712ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021712ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulon, V. (2013). La littérature africaine au service de la guerre froide. *Études littéraires africaines*, (35), 89–103. <https://doi.org/10.7202/1021712ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Varias

LA LITTÉRATURE AFRICAINE AU SERVICE DE LA GUERRE FROIDE

Depuis la chute du mur de Berlin et la normalisation de ses rapports avec l'Ouest, l'ex-Union Soviétique est désormais un allié et un partenaire commercial indispensable. Oubliées, les années sombres de la guerre froide, tandis que l'Amérique et l'URSS se livraient une concurrence intense sur fond de menace de guerre nucléaire. La Russie est aujourd'hui membre du G20 et se rapproche de l'OTAN. Le léger « refroidissement » survenu ces derniers temps autour de la question syrienne et celle des droits de l'homme (le Congrès américain ayant fait voter la « loi Magnitski »¹ prévoyant des sanctions à l'encontre des citoyens russes qui violent les droits de l'homme, la Russie a riposté par l'interdiction de l'adoption d'orphelins russes par des citoyens américains...) ne doit pas faire oublier que la Russie est devenue une nation prétendument « respectable », qui attire des hommes d'affaires du monde entier... et des touristes. Et pourtant pendant plus de quarante ans, des années 1950 aux années 1980, le bloc soviétique a représenté, pour les Américains surtout, « l'Empire du Mal » (l'expression est du Président Reagan). Des millions d'enfants américains, et soviétiques aussi sûrement, ont été éduqués dans la peur d'être anéantis par l'autre.

Et la littérature africaine dans tout cela ? Lorsque l'on dresse la liste des lieux où se jouait la rivalité des deux grandes puissances pendant la guerre froide, on pense à l'Asie (aux deux Corées, au Vietnam), aux Amériques, à Cuba surtout (rappelons l'affaire de la Baie des Cochons de 1962). L'Afrique est singulièrement absente de nos images de l'époque². Pendant que les jeunesses américaine et soviétique cherchaient à conjurer leur peur de l'autre, la jeunesse intellectuelle africaine des années 1950 et 1960 était préoccupée par d'autres combats : celui de l'anticolonialisme et celui des indépendances, une des thématiques dominantes des textes de ce qu'on

¹ Du nom du juriste Sergueï Magnitski, décédé dans une prison russe en novembre 2009.

² Exception faite peut-être de la crise congolaise, au cours de laquelle, pendant une brève période de l'été 1960, la Guerre froide menaçait d'interférer (cf. WILLAME (Jean-Claude), *Patrice Lumumba. La crise congolaise revisitée*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques / Histoire immédiate, 1990, 496 p.)

nomme aujourd'hui « la première génération d'écrivains ». La guerre froide, elle, ne paraît pas interférer dans l'imaginaire des auteurs africains.

Il a fallu attendre le troisième roman du « vieux » Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*³, publié en 1998, pour que soit abordée la question du rôle joué par les superpuissances dans « l'Afrique indépendante de la guerre froide »⁴. Il « persiste et signe », pourrait-on dire, lorsque, invité à Bordeaux en mai 1999 pour présenter son roman, il signe ses dédicaces en ces termes : « en espérant que ce livre [...] vous informera sur les dictatures, sur la guerre froide »⁵. Quant aux grands médias, c'est seulement lors de la chute de Mobutu que la presse a enfin commencé à évoquer le rôle joué par les États-Unis, et par l'Occident en général, dans l'arrivée au pouvoir, dans l'ex-Zaïre, du « Léopard »⁶ censé protéger leurs intérêts en Afrique centrale.

Bernard Mouralis touche brièvement à cette question dans *Littérature et développement*, comme nous le verrons un peu plus loin, mais, à cette exception près, l'enjeu que constituait l'Afrique dans la rivalité américano-soviétique n'est guère évoqué par les critiques littéraires. Il y a pourtant bien eu des fronts littéraires pendant la guerre froide ; nous en évoquerons deux : un front afro-asiatique, qui s'est notamment exprimé dans la revue littéraire *Lotus*, et un front constitué des récits de voyage publiés par les auteurs africains ayant fait des séjours en Union Soviétique.

Une revue littéraire sur le front de la guerre froide : *Lotus*

Pendant toute la période de la guerre froide, l'ex-URSS a mis en œuvre (comme le rival américain de l'époque, on l'oublie un peu trop vite) un ensemble de stratégies afin d'attirer dans son giron les pays du Tiers-Monde, et l'écriture africaine était une arme culturelle parmi d'autres dans le combat idéologique qu'elle menait contre les États-Unis et le monde occidental. Le mouvement afro-

³ KOUROUMA (Ahmadou), *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil, 1998, 357 p.

⁴ KOUROUMA (A.), *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *op. cit.*, p. 179.

⁵ Cette phrase se trouve dans la dédicace de mon exemplaire de son roman.

⁶ Kourouma évoquait quant à lui « l'homme au totem léopard », aussi nommé « le Dinosaur kleptomane », celui qui était à la tête de « La République du Grand Fleuve » (*op. cit.*, p. 212 et p. 213) ; pour la période de la crise congolaise elle-même, voir LEMELIN (Bernard), « De l'indifférence à l'effroi : le Congrès américain et Patrice Lumumba », dans *Patrice Lumumba entre dieu et diable. Un héros africain dans ses images*. Études et documents réunis par Pierre Halen et János Riesz. Paris : L'Harmattan, 1997, 389 p. ; p. 219-238.

asiatique, et singulièrement sa revue littéraire *Lotus*, fondée par l'Égypte de Nasser, figure parmi les dispositifs stratégiques mis en œuvre par l'URSS⁷. Dans *Littérature et développement*, Bernard Mouralis insiste sur le rôle que va jouer l'URSS dans ce mouvement :

Absente politiquement de la conférence de Bandoung, considérée par beaucoup comme ne faisant pas partie du groupe afro-asiatique, suspectée de nourrir des projets impérialistes, [l'URSS] sera présente en revanche, directement ou indirectement, dans la plupart des grands débats culturels menés dans le cadre de l'Afro-asiatisme⁸.

Organe officiel du Bureau Permanent des Écrivains afro-asiatiques, la revue *Lotus* a paru entre 1968 et 1976 en trois éditions : anglaise, française et arabe. Sur la deuxième page de couverture de chaque numéro, les buts de la revue étaient clairement exposés :

- répandre la connaissance des littératures d'Afrique et d'Asie ;
- libérer la culture afro-asiatique des entraves du colonialisme et du néo-colonialisme ;
- promouvoir les littératures de l'Afrique et de l'Asie en révélant la nouveauté et l'authenticité⁹.

Dans le premier numéro, la Déclaration du Bureau Permanent donne le ton, en s'adressant aux « [i]ntellectuels, écrivains et artistes du monde [...] [f]rères dans la lutte commune contre l'agression infâme de l'impérialisme et du colonialisme, menaçant les valeurs et les droits humains »¹⁰. Le rôle de l'Union Soviétique est évident dès cette première livraison de *Lotus*, où figure le nom de l'écrivain soviétique Anatoli Sofronov comme membre du Comité de rédaction. Ce numéro contient également le texte de la Charte de l'Association des Écrivains afro-asiatiques, qui définit très clairement les

⁷ Sur l'afro-asiatisme et le mouvement des non-alignés, voir e.a. : MORTIMER (Robert A.), *The Third World Coalition in International Politics*. Boulder : Westview Press, 2^e éd., 1984, 194 p. ; COLARD (Daniel), *Le Mouvement des pays non-alignés*. Paris : La Documentation Française, coll. Notes et Documents n°4613-4614, 1981, 168 p. ; LAÏDI (Zaki), *Les Contraintes d'une rivalité. Les superpuissances et l'Afrique (1960-1985)*. Paris : La Découverte, 1986, 299 p.

⁸ MOURALIS (Bernard), *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : ACCT / Silex, 1984, 572 p. ; p. 400.

⁹ Relevé sur le n°5, avril 1970. Les six premiers numéros sont parus sous le titre *Œuvres afro-asiatiques*.

¹⁰ *Œuvres afro-asiatiques*, n°1, 1968, p. 153.

mécanismes de « filtrage » auxquels sont soumises les demandes d'adhésion. Les mêmes mécanismes autorisent l'Union Soviétique, en tant que pays, à en être membre et à servir de « membre-hôte » pour l'organisation de réunions et de rencontres littéraires. Dès le départ, tout était donc prévu pour que l'URSS, en sa qualité de « membre-hôte », puisse participer activement à la vie de l'Association des Écrivains afro-asiatiques et de la revue *Lotus*. L'Union Soviétique était également un des neuf membres du Bureau Permanent, aux côtés de l'Égypte (à l'époque la « République arabe unie »), de l'Inde, du Japon, du Liban, de la Mongolie, du Sénégal, de l'Afrique du Sud et du Soudan.

Le choix du lieu des réunions du Bureau Permanent témoigne aussi du rôle actif de l'URSS. Le comité de rédaction de la revue était entre des mains égyptiennes et beaucoup de réunions avaient lieu au Caire. Moscou devient toutefois une option alternative pour les réunions semestrielles du Bureau, qui étaient numérotées et faisaient l'objet d'un rapport publié dans les pages de la revue. On sait ainsi que, sur treize réunions, au moins quatre ont été organisées à Moscou (n°6 du 22-23 juin 1970, n°7 du 6-7 juillet 1971, n°9 du 21-22 juin 1972, et n°13 du 23-24 juin 1974). L'Union Soviétique servait régulièrement aussi de pays hôte pour les Conférences des Écrivains afro-asiatiques : Tachkent en octobre 1958, Alma-Ata en septembre 1973, et Erevan (Arménie soviétique) pour le Symposium de Poésie afro-asiatique le même mois.

Quant au contenu de *Lotus*, l'on s'attend, bien sûr, à y voir figurer en bonne place des écrits d'auteurs africains dont les convictions marxistes ne faisaient aucun doute. Tel est bien le cas du Sud-Africain Alex La Guma, qui devient membre du Comité de rédaction en 1970¹¹. En 1976, à partir du numéro 27-28, La Guma est même promu rédacteur en chef adjoint aux côtés de deux Égyptiens et d'un Indien : la nationalité de chacun est clairement signalée¹². La revue publie régulièrement des nouvelles et des essais « engagés » de La Guma, et, en 1969, il est le premier lauréat du tout nouveau prix Lotus pour l'écriture, prix qu'il partage avec le poète arabe Mahmoud Darwiche (dont il est précisé qu'il est « originaire de la Palestine occupée ») et avec le romancier vietnamien To

¹¹ L'Afrique du Sud était mentionnée déjà en tant que pays-membre du Comité de rédaction dans des numéros antérieurs.

¹² Le Comité de rédaction a comporté, à des moments différents, d'autres membres originaires de l'Afrique subsaharienne : le Soudanais Mohamed Soleiman et l'homme politique sénégalais Doudou Guèye. Aucun ne peut cependant être qualifié d'« écrivain ».

Huu. Les écrits du Kenyan Ngugi wa Thiong'o (publiés sous le nom de James Ngugi) paraissent fréquemment aussi dans la revue et, s'il n'a jamais été membre du Comité de rédaction, il a assisté à plusieurs conférences des écrivains afro-asiatiques et a reçu, lui aussi, le prix Lotus (en 1973).

Il est plus surprenant de trouver, tout au long des huit années d'existence de la revue, des écrits de presque tous les « grands noms » – anglophones, francophones ou lusophones – de la littérature africaine. Considérées comme un ensemble, ces contributions de près de cent auteurs se lisent comme une véritable anthologie de l'écriture africaine de l'époque. Dès le premier numéro, l'on y lit des écrits de Léopold Sédar Senghor, Bernard Dadié, Ousmane Sembène et Jean-Jacques Rabearivelo. Par la suite, ils sont rejoints par Chinua Achebe, Wole Soyinka, Gabriel Okara, Okot P'Bitek, Richard Rive, Dennis Brutus, Peter Abrahams, Nuruddin Farah, pour ne mentionner qu'eux, sans oublier les auteurs lusophones (Luís Bernardo Honwana, Mário de Andrade, Agostinho Neto, José Craveirinha, Marcelino Dos Santos).

Les œuvres publiées répondent à des critères précis et sont toutes reliées thématiquement par les concepts d'oppression, de domination (le plus souvent raciale ou coloniale), d'injustice, d'exil, de martyre. Aucun besoin, semble-t-il, pour un auteur africain de se déclarer « marxiste » (voire même seulement « progressiste ») pour être publié dans *Lotus*. On aurait du mal, il est vrai, à trouver un auteur africain de l'époque qui ne défendait pas le nécessaire engagement de l'écrivain envers sa société.

La présence, dans *Lotus*, d'auteurs tels que Senghor, Dadié, Achebe ou Soyinka conférait un prestige considérable à la revue. Ces œuvres étaient-elles publiées avec le consentement de leurs auteurs ? Dans le cas de Chinua Achebe, il est tout à fait plausible qu'il ait autorisé la publication, dans le numéro 26 (1975), de sa nouvelle « The Vindictive Debt Collector » (Le créancier vindicatif), car Achebe fut l'un des derniers lauréats du prix Lotus (prix partagé en 1975 avec un Sud-Coréen, un Pakistanais et un Irakien). Mais il est tout aussi possible que la revue n'ait pas sollicité l'autorisation de publier auprès de ses « collaborateurs » : parmi les pays qui se qualifiaient alors de « progressistes », c'est-à-dire d'obédience communiste, beaucoup n'adhéraient pas aux conventions internationales portant sur les droits d'auteur. Avec ou sans autorisation, la publication d'un si grand nombre d'auteurs africains (plus de cent) revient à positionner *Lotus* en plein cœur de ce que l'on peut appeler, à défaut d'un terme plus approprié, le *mainstream* de la littéra-

ture africaine. Ainsi se constitue, – en dépit des partis pris idéologiques qui sautent aux yeux à chaque page –, la « masse critique » qui sera à l'origine de l'implosion de la revue, quelques années avant l'implosion du système soviétique lui-même.

Le numéro 26 d'octobre-décembre 1975 laisse présager qu'un changement majeur se profile. Youssef El-Sébai, rédacteur en chef, publie un éditorial intitulé « 1975 : fin d'une époque, début d'une ère nouvelle ». Le bilan est triomphal : la guerre du Vietnam s'est terminée par « la magnifique victoire remportée par ce peuple héroïque ». Une phase nouvelle s'ouvre, celle « de la lutte de libération des peuples de nos deux continents [...] grâce à l'appui des forces progressistes et socialistes – *l'Union Soviétique en tête* »¹³. Et El-Sébai de conclure : « Les événements qui se sont déroulés cette année en Indochine et en Afrique¹⁴ démontrent que la domination impérialiste en Afrique et en Asie tire à sa fin et que des horizons nouveaux s'ouvrent devant la marche progressiste de ces deux continents vers la liberté, la justice, la dignité et la paix mondiale »¹⁵.

L'ère nouvelle annoncée dans le numéro 26 est aussi celle d'un changement radical dans les orientations de la revue. Dans le numéro suivant, on peut lire l'article intitulé « Préservation de la tradition dans l'écriture créatrice africaine », signé par Albert Gérard, l'un des pionniers de la littérature africaine comparée en Europe. A. Gérard a dû être consulté avant la parution de son étude, car elle figure bien dans la bibliographie de ses publications, reprise à la fin des *Mélanges* parus en son honneur en 1990¹⁶. Albert Gérard nous a quittés en 1996 et nous ne saurons jamais avec certitude s'il avait bien autorisé cette publication. La présence de son étude dans la revue contribue cependant à éloigner *Lotus* un peu plus de la sphère soviétique. Dans l'éditorial que signe Y. El-Sébai pour le numéro 29 de juillet-septembre 1976, celui-ci plaide toujours avec ferveur en faveur de « l'Écrivain et l'engagement ». Mais ces lignes résonnent comme un chant du cygne, car le titre de l'éditorial du numéro 30, que nous supposons être le dernier, manque singulièrement d'engagement ; il s'agit en effet de : « Pensées sur

¹³ Nous soulignons.

¹⁴ Rappelons que le Mozambique accède à l'indépendance en juin 1975.

¹⁵ EL-SÉBAI (Youssef), « 1975 fin d'une époque, début d'une ère nouvelle », *Lotus*, n°26, oct.-déc. 1975, p. 6-8.

¹⁶ RIESZ (János) et RICARD (Alain), éd., PORRA (Véronique), réd., *Semper Aliquid Novi : littérature comparée et littératures d'Afrique. Mélanges offerts à Albert Gérard*. Tübingen : Gunter Narr Verlag, 1990, XI-404 p.

certain aspects de la vie culturelle en Égypte ». Plus significatif : la section « Documents » contient un compte rendu de la quatrième réunion du Comité exécutif des Écrivains afro-asiatiques, qui s'était tenue non à Moscou, cette fois, mais à Bagdad. Et la revue publie pour la première fois une contribution de l'auteur *somali* Nuruddin Farah (une pièce intitulée *L'Offrande*). Or, les lecteurs de Farah connaissent bien le rôle néfaste que joue l'Union Soviétique dans ses romans...

Ainsi disparaît *Lotus*, revue littéraire tombée en 1976 sur le front de la guerre froide. Le rédacteur en chef, Youssef El-Sébai, ne lui survivra pas longtemps, puisqu'il sera, lui, victime de la question palestinienne. Depuis les débuts de l'Organisation de Solidarité du peuple afro-asiatique mise en place par Nasser en 1957, Y. El-Sébai était son secrétaire général. Il sera assassiné en 1978 à Chypre, où se tenait une conférence de cette organisation, par des Palestiniens hostiles à la politique d'ouverture de l'Égypte envers Israël.

Écrivains africains derrière le rideau de fer : le front des récits de voyage

Pendant les trois décennies qui ont suivi les Indépendances, de nombreuses personnalités africaines, dont des écrivains, furent invitées « en tournée » par les grandes puissances dont l'objectif était sans doute de favoriser la publication d'ouvrages favorables à leur système politique. Des auteurs célèbres tels que Bernard Dadié¹⁷ et Valentin-Yves Mudimbe¹⁸, ou des auteurs moins connus, comme Joseph-Charles Doumba¹⁹, ont publié le récit de leurs séjours américains en tant qu'hôtes du Département d'État²⁰. Une certaine distance vis-à-vis de l'Amérique est tout de même évidente dès les premières pages de leurs récits : le passé esclavagiste et la question noire rendent les États-Unis a priori suspects aux yeux du visiteur africain, qui s'interroge aussi sur leur puissance économique. On aurait donc du mal à qualifier ces ouvrages d'instruments de « propagande » antisoviétique (certes, l'ouvrage de J.-Ch. Doumba

¹⁷ DADIÉ (Bernard), *Patron de New York*. Paris : Présence Africaine, 1964, 311 p.

¹⁸ MUDIMBE (Vumbi-Yoka), *Carnets d'Amérique (septembre-novembre 1974)*. Paris : Éd. Saint-Germain-des-Prés, 1976, 202 p.

¹⁹ DOUMBA (Joseph-Charles), *Sauts de puce au Nouveau monde*. Paris : Présence Africaine, 1988, 157 p.

²⁰ Le Nigérian John Pepper Clark publie, lui aussi, un ouvrage (très négatif) à propos de son séjour aux États-Unis sous le titre *America, their America* (London : A. Deutsch, 1964, 222 p.) ; cependant, il s'y trouvait non pas en qualité d'hôte du Département d'État, mais pour poursuivre ses études dans une université américaine.

témoigne d'une complaisance certaine envers le système américain ; mais la trivialité de ses propos fait que son livre n'inspire aucun intérêt).

On trouve, tout de même, des récits de voyage publiés par des auteurs africains qui ont effectivement servi d'outils de propagande pour l'Ouest pendant la guerre froide, dont le brûlot d'un certain Aderogba Ajao, intitulé *On the Tiger's Back*²¹. Publié simultanément aux États-Unis et au Royaume-Uni en 1962, l'année de l'affaire de la Baie des Cochons, l'ouvrage raconte comment l'auteur fut enlevé à Hambourg par la police secrète est-allemande et contraint de vivre en RDA pendant six années. Écrit sur le mode sensationnel, le livre n'a qu'un but : mettre en garde contre le système totalitaire à l'est du Rideau de fer. Il n'est pas étonnant qu'Ajao demeure un parfait inconnu dans le monde des lettres africaines de langue anglaise...

Dans le choix des auteurs africains à qui confier des « missions de propagande » en quelque sorte, les Soviétiques ont eu un goût plus sûr. Le Nigérian Kole Omotoso et le Sud-Africain Alex La Guma ont ainsi tous deux publié à Moscou, aux éditions du Progrès (Progress Publishers), des récits de voyages en URSS fort élogieux à l'égard du système soviétique.

Voir c'est croire : *All This Must Be Seen* de Kole Omotoso²²

En 1984, Kole Omotoso passe huit semaines en URSS à l'invitation de l'Association des écrivains soviétiques. L'année de son voyage est le millésime qui, par ailleurs, constitue le titre du célèbre ouvrage de Georges Orwell, et Omotoso saisit pleinement l'ironie de cette coïncidence. Selon lui, toutefois, Orwell – ainsi d'ailleurs que Aldous Huxley, auteur du *Meilleur des mondes* – s'était bel et bien trompé :

Que l'on puisse considérer ces écrits comme le descriptif exact du niveau culturel dans une communauté socialiste aboutie montre les limites de la compréhension qu'avait l'écrivain de ce qu'est le socialisme (p. 67).

Ces lignes sont révélatrices du style d'Omotoso dans son ouvrage. Toute visite dans un lieu particulier lui offre l'occasion de raconter l'histoire de l'URSS et de saluer les réalisations soviétiques.

²¹ AJAO (Aderogba), *On the Tiger's Back*. London : George Allen & Unwin ; Cleveland : World Publishing Co., 1962, 149 p.

²² OMOTOSO (Kole), *All This Must Be Seen*. Moscou : Progress Publishers, 1986, 93 p. + 64 p. ill. Traduction française de toutes les citations de cet ouvrage : V. Coulon.

Il commente ses lectures d'auteurs russes ; il assiste à des représentations théâtrales ; il s'entretient avec des directeurs de théâtre, des acteurs, des éditeurs et des responsables d'unions d'écrivains ; il visite des musées de toutes sortes, dont, à Moscou, le Musée Pouchkine, et rappelle que l'auteur russe descendait du « Nègre abyssinien » (« *Abyssinian Negro* ») Abraham Hannibal (p. 14).

Pour Omotoso, ces visites sont autant d'occasions de comparer la scène culturelle de son pays avec celle qu'il observe en Union Soviétique. « Le réalisme » du théâtre soviétique lui paraît porteur d'un optimisme qui manque au Nigeria car, dit-il, la société soviétique offre des possibilités plus grandes aux auteurs sur le plan « mental, moral et matériel » (p. 21). L'alphabétisation des masses en URSS, note Omotoso, a aboli la différence entre « littérature intellectuelle » (« *high-brow* ») et « littérature populaire » (« *low-brow* »). Voilà un modèle pour les pays africains : « L'écriture africaine doit passer par l'étape de la littérature populaire avant d'appartenir aux classiques » (p. 71).

Il est constamment fait mention, dans son ouvrage, des grandes réalisations de la société socialiste telles qu'elles sont incarnées par l'Union Soviétique. Omotoso cite Karl Marx à propos de l'importance des loisirs au niveau éducatif, intellectuel et social, et la citation est accompagnée de sa pagination dans l'édition moscovite de langue anglaise du *Capital*. Ailleurs, il touche à la question de « la création littéraire des femmes » et gratifie le lecteur d'une lettre adressée en 1915 par Lénine à une femme qui demandait conseil concernant « le problème des femmes ». Il n'oublie pas de joindre une note renvoyant à l'édition russe de langue anglaise du texte de Lénine (p. 48-49).

Cette tendance à pontifier atteint un paroxysme dans le chapitre où Omotoso évoque longuement « la grande importance de l'écrivain dans la société russe ». Il nous fait la « leçon » sur les auteurs du XIX^e siècle (Tolstoï, Dostoïevski et surtout Gorki) qui « s'étaient opposés au régime en place » et dont la « subversion » avait préparé le terrain pour la révolution (p. 68). Suit tout un passage consacré à la défense de l'Union Soviétique, obligée de demander à ses écrivains de faire du social dans leurs œuvres :

Le jeune État soviétique vivait des moments très difficiles lorsque ces demandes étaient imposées à l'écrivain. Il commençait à peine à construire le socialisme et ressortait vivant d'une guerre civile mais aussi de l'intervention armée de pays étrangers dans le but d'aider les ennemis de la révolution. [...] Mais depuis la fin de la Grande Guerre Patriotique [...], le système soviétique

a pu créer des conditions dans lesquelles l'écrivain peut faire son travail à la fois en tant que représentant du peuple et en tant que participant au pouvoir exercé par le système politique au nom du peuple (p. 69).

Omotoso maintient le ton professoral jusque dans le dernier chapitre qui raconte sa visite à Tachkent, en pays islamique. Fait peu connu, Omotoso avait appris l'arabe (et le français) lors de ses études universitaires au Nigeria, pays dont environ la moitié de la population est de religion musulmane. Rien de plus naturel, donc, à ce qu'il s'intéresse à la question de l'islam en Union Soviétique. Le Nigeria est la preuve vivante, dit-il, que musulmans et non-musulmans peuvent vivre côte à côte à l'intérieur d'un État laïc (les massacres de chrétiens dans le nord du Nigeria, ces dernières années, permettent de douter de cette affirmation...). Tout en précisant qu'il n'accepte pas un « État islamique » tel que défini par le Coran, Omotoso ajoute le texte d'une déclaration faite « avec l'approbation de Lénine » au sujet des « droits inviolables » des musulmans russes à maintenir leurs coutumes, croyances et institutions nationales et culturelles, texte suivi par une citation de Lénine (cette fois sans note indiquant les références) glorifiant « l'émergence des républiques soviétiques de l'Est » :

Ces républiques apportent la preuve que les idées et les principes du gouvernement soviétique sont compris et immédiatement applicables, non seulement dans les pays industriels développés, non seulement dans ceux où existe une base sociale comme le prolétariat, mais également dans ceux qui sont basés sur la paysannerie (p. 86).

Les pays en voie de développement (notamment en Afrique) peuvent prendre note...

L'insertion de passages de cette nature dans le texte fait penser que le livre d'Omotoso a subi des « retouches » de la part de l'éditeur moscovite, impression renforcée par la présence de 54 pages de photographies, non numérotées²³, qui n'ont aucun rapport avec le texte et où Omotoso ne figure jamais. Enfin, la brièveté du texte semble indiquer un manque de souffle, comme si l'auteur n'y adhérerait pas totalement. Peu importe, serait-on tenté de dire. *All This Must Be Seen* a très peu circulé dans le monde anglo-saxon : une recherche dans *WorldCat* ne localise que neuf exemplaires en Occi-

²³ Elles sont insérées, par groupe de 16, entre les pages 16 et 17, 32 et 33, 48 et 49, 80 et 81.

dent (Amérique du Nord et Europe), et l'auteur lui-même évite d'en parler, ayant avoué en aparté qu'il n'aimait pas beaucoup son livre²⁴.

Alex La Guma, grand voyageur en URSS : *A Soviet Journey*²⁵

Avec ses 231 pages, l'ouvrage d'Alex La Guma, publié presque dix ans avant celui d'Omotoso, ne manque pas de souffle, quant à lui. C'est un livre qui foisonne de détails (parfois même coquins : l'auteur sud-africain apprécie beaucoup les jolies femmes commissaires du peuple, comme le veut le stéréotype...). Mais La Guma a l'œil d'un écrivain et il donne envie au lecteur de partir à la découverte de ce vaste pays, preuve que les Soviétiques ne s'étaient pas trompés dans le choix de leur propagandiste. La tournée de 1974, qui fait l'objet du livre, n'est pas une première pour La Guma. Il s'était déjà rendu en URSS à la rencontre d'écrivains soviétiques, mais il avait bien envie cette fois, précise-t-il, d'écrire « un vrai récit de voyage sur la Russie » (p. 163), non pas pour observer « l'âme russe », mais pour voir « le socialisme à l'œuvre » (p. 226).

La Guma parcourt donc l'Union Soviétique d'ouest en est, se rendant même en Sibérie. Selon ses souhaits, il visite un très grand nombre de « grandes réalisations socialistes » : barrages, usines, fermes collectives. Il admire, comme il se doit, les « héros » médaillés de la productivité qu'on lui présente, dont certains, d'allure bien modeste, se sont fait élire membres du Soviet Suprême. Il ose tout de même exprimer son impatience devant le flot de statistiques dont il est inondé et note, avec le sourire, que la bière soviétique est loin d'être la meilleure au monde : l'observation a son importance pour un Africain ! Par ailleurs, la franchise de certains de ses commentaires attire l'attention. Il rapporte, par exemple, les paroles de son ami, l'écrivain Ramz Babajan de l'Union des écrivains ouzbeks, alors qu'ils prennent le frais, tard le soir, dans le jardin public de Tachkent. Sur le ton de la légèreté, Babajan désigne un gros bâtiment qui borde le jardin et avoue que le Comité Central est comme une sorte de « Big Brother ». « Bien sûr », dit-il, « tout le monde est en sécurité la nuit dans notre parc », et il ajoute : « il y a le Comité Central qui garde un œil attentif sur tout » (p. 131). La remarque n'est pas sans ambiguïté. La Guma note aussi une curieuse conversation entendue à l'aéroport ; une femme d'origine russe, qui retour-

²⁴ Information communiquée par Alain Ricard.

²⁵ LA GUMA (Alex), *A Soviet Journey*. Moscou : Progress Publishers, 1978, 231 p. Traduction française de toutes les citations de cet ouvrage : V. Coulon.

nait aux États-Unis où elle vivait, dit en quittant ses hôtes : « j'aime bien ici ; si nous avons la paix entre votre pays et le mien, j'aimerais revenir ». Puis elle ajoute : « L'Amérique est magnifique, nous avons beaucoup de tout » (p. 213).

La référence à la paix revient souvent dans le livre de La Guma. À l'occasion de ses visites aux monuments aux morts – et ils sont nombreux –, il insiste sur la grande souffrance du peuple soviétique pendant « la Grande Guerre Patriotique ». Il tient manifestement à faire savoir – l'URSS aussi sûrement – que les Soviétiques désirent ardemment vivre en paix. Il dit aimer beaucoup ce peuple simple, qui n'a pas de prétention, et encore moins de préjugés raciaux :

La plupart des Soviétiques que j'ai rencontrés n'arrivent pas à comprendre ce que c'est que la discrimination raciale et il faut beaucoup expliquer. Ceux qui ont été victimes des nazis comprennent mieux (p. 175).

La principale leçon que retient La Guma de son expérience en URSS, c'est le génie dont a fait preuve le peuple soviétique pour résoudre « la question nationale » en fédérant sous un seul système de gouvernement un grand nombre de peuples de langues et de cultures fort différentes. La révolution socialiste, dit-il, a su vaincre « un mode de vie tribal, précapitaliste et patriarcal » (p. 92). Sur des territoires vierges désormais mis en valeur vit « une nouvelle communauté historique [...], le peuple soviétique » ; sous le régime des tsars, des populations locales étaient maintenues dans un état « d'arriération culturelle », mais les communistes, « sous l'inspiration de Lénine », précise La Guma, ont su développer le pays et souder le peuple tout en évitant la suppression des cultures et des langues minoritaires (p. 95). Des systèmes d'écriture ont été inventés là où il n'y en avait pas ; des peuples qui autrefois étaient « des primitifs, des nomades ou semi-nomades » ont été alphabétisés dans leurs langues ancestrales et produisent désormais leurs propres enseignants, leurs propres scientifiques, leurs propres écrivains (p. 192).

Le destinataire de ces observations ? Cela ne peut être que l'Afrique, le continent au nombre incalculable de langues et de cultures, qui reste dans un état de sous-développement économique et culturel et qui aurait besoin de vivre « la révolution culturelle » réalisée par l'Union Soviétique. Pour La Guma, cette révolution est « une nécessité historique objective pour réussir et pour accompagner la transition vers le socialisme » (p. 99).

Le livre de La Guma ne pouvait que plaire à ses hôtes soviétiques, et être immédiatement recevable par son éditeur, car son auteur est bien un sympathisant de la cause communiste à qui les Soviétiques peuvent faire totalement confiance. L'URSS qu'il décrit est un pays admirable qui a su mettre en place une vraie révolution socialiste, où l'inégalité a disparu, où il y a du travail pour tous, où les cultures minoritaires sont respectées, où tous ont accès au système d'éducation et de soins. Bref, c'est un pays où vit un peuple joyeux et travailleur, un peuple heureux de vivre.

Et pourtant, tout comme l'ouvrage d'Omotoso, le livre de La Guma donne l'impression d'avoir, lui aussi, subi des « retouches ». Il y a tout d'abord les longs passages historiques sur les bienfaits du système soviétique, comme celui qui raconte comment le peuple lituanien s'était soulevé à de nombreuses reprises, comme les autres peuples de l'Empire russe, et comment il a enfin été libéré par l'armée soviétique en 1945. Plus « suspects » encore sont les passages du chapitre consacré à sa tournée en Ouzbékistan. Le chapitre semble toucher à son terme quand La Guma raconte la cérémonie d'adieu et la remise de son cadeau de la part des Ouzbeks : un joli service à thé qui, par miracle, a survécu à son voyage « afin de [lui] rappeler tous les *chaighanas* de l'Asie centrale, [...] de ce peuple aux couleurs chatoyantes » (p. 159). Ce n'est pourtant pas la fin du chapitre, car viennent encore deux pages consacrées aux transformations qu'a connues la région : la mise en place, grâce à la prévoyance de Lénine, de systèmes d'irrigation qui améliorent considérablement les conditions de travail des paysans, accompagnée par la mécanisation de l'agriculture qui ouvre de nouvelles perspectives pour le développement des forces productives grâce à « de nouveaux rapports productifs basés sur la propriété socialiste ». Et la conclusion : « L'Ouzbékistan prend une part active dans la réalisation d'importants projets industriels au Népal, en Guinée²⁶, en Tunisie, au Cambodge et dans d'autres pays... » (p. 160). L'Afrique entendra !

Dès lors, nos deux auteurs se sont-ils laissé manipuler ? Les indices ne manquent pas pour l'ouvrage d'Omotoso, nous l'avons vu. Pour le livre de La Guma, il est permis d'avoir quelques doutes. Sa foi inébranlable dans le système soviétique l'a peut-être amené à insérer lui-même tous les passages à l'emporte-pièce à partir des livres d'histoire en anglais auxquels il avait sûrement accès pendant son séjour : il parle souvent des librairies où il trouve des éditions

²⁶ Nous soulignons.

soviétiques en langue anglaise de ces textes. Dans le passage que nous venons de citer, la toute dernière touche a bien été apportée par quelqu'un qui est doué d'une sensibilité littéraire : nous y lisons quelques vers sur le printemps, dus à la poétesse ouzbek Zulfiya Israilova, suivis aussitôt d'un commentaire (de La Guma ?) : « On avait le sentiment que c'était à l'Ouzbékistan socialiste qu'elle pensait lorsqu'elle a rédigé son poème » (p. 161).

Posons la question autrement : Omotoso et La Guma ont-ils écrit des œuvres de propagande au profit de l'Union Soviétique ou leur a-t-on fait produire des œuvres de propagande ? S'il est difficile de répondre avec certitude à cette question, une chose ne fait guère de doute : l'URSS a été le commanditaire et le principal bénéficiaire de ces récits.

Quelques mots, pour terminer, à propos du livre de Richard Dogbeh, *Voyage au Pays de Lénine : notes de voyage d'un écrivain africain en URSS*²⁷. Si le titre est quelque peu accrocheur, le contenu ne l'est pas du tout. Dogbeh a bien été l'hôte de l'Union Soviétique en 1966 à l'invitation de l'Union des écrivains soviétiques (avant donc les séjours de La Guma et d'Omotoso). Selon Zaki Laïdi, le Bénin (le Dahomey à l'époque) faisait partie des régimes « sympathisants » de l'URSS en Afrique, étant classé par les Soviétiques comme un pays « à orientation socialiste »²⁸. S'il était donc logique que l'URSS veuille inviter un écrivain dahoméen, ce qui ressort très clairement de la lecture de l'ouvrage de Dogbeh, c'est son désir de rester au-dessus de toutes les querelles. Il dit admirer (dans un seul passage, notons-le) les grandes réalisations de l'Union Soviétique, mais condamne la myopie des deux régimes : les Américains ne connaissent que leurs propres héros et les Soviétiques ignorent les chefs-d'œuvre occidentaux. La question religieuse en Union Soviétique le gêne beaucoup : « Une culture qui nie la religion est-elle possible sans contrainte généralisée ? » (p. 53). Dogbeh défend l'indépendance d'esprit de l'écrivain soviétique Boris Pasternak et s'interroge : « Mais au nom de quoi, le marxisme et ses théories politiques imposeraient-ils leurs canons au monde entier, à l'art, à la littérature ? » (p. 54). Les pages les plus fortes de son récit sont celles qu'il consacre à deux événements littéraires auquel il est convié à Bakou : la conférence des écrivains afro-asiatiques, suivie d'une réunion du Comité de l'Union des écrivains afro-asiatiques. Dogbeh exprime son désaccord sur de nombreuses questions et s'impatient

²⁷ DOGBEH-DAVID (Richard), *Voyage au Pays de Lénine. Notes de voyage d'un écrivain africain en URSS*. Yaoundé : CLE, coll. Abbia, 1967, 94 p.

²⁸ LAÏDI (Z.), *Les Contraintes d'une rivalité*, op. cit., p. 219.

lorsqu'il a l'impression qu'on le ramène toujours à l'art engagé : « Pourquoi tient-on là-bas à ce que toute littérature soit politique ? » (p. 79). Dogbeh n'est finalement pas dupe. Il voit très bien que les Soviétiques aimeraient beaucoup qu'il se positionne par rapport à la querelle Est-Ouest : « Quel enfer pour nous d'avoir à nous ranger par rapport aux idéologies étrangères. Chacune d'elles veut absolument nous conquérir et nous maintenir dans son aire d'influence... » (p. 82).

Publié à Yaoundé en 1967 par les éditions CLE (qui signifie, rappelons-le, « Centre de littérature évangélique »), l'ouvrage de Dogbeh a-t-il été refusé par les éditions Progress Publishers de Moscou, contrairement à ceux d'Omotoso et de La Guma, pour s'être écarté de la « ligne idéologique » ? La question mériterait d'être creusée.

À l'époque de la guerre froide, les tentatives faites à l'Est pour instrumentaliser la littérature africaine ne doivent pas occulter les tentatives de même nature qui se déroulaient à l'Ouest. Le Service de l'Information du Département d'État américain avait bien mis en place une collection francophone, « Nouveaux Horizons », dont les traductions – *Panorama du roman africain* de l'universitaire américain Charles Larson²⁹, par exemple – étaient destinées tout particulièrement aux lecteurs africains d'expression française. Mais ce chapitre « américain » reste encore à rédiger...

■ Virginie COULON

²⁹ LARSON (Charles), *Panorama du roman africain* [*The Emergence of African Fiction*, 1971]. Traduction d'Alain Ricard. Paris : Éditions Inter-Nationales, coll. Nouveaux horizons, 1974, 348 p.